Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 17 (1879)
Heft: 46

Artikel: Lausanne, le 15 novembre 1879
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-185397

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Dix-septième année. N° 46 Samedi 15 Novembre 1879

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les samedis

PRIX DE L'ABONNEMENT :
Pour la Suisse : un an, 4 fr.; six mois, 2 fr. 50.
Pour l'étranger : le port en sus.

On peut **s'abonner** aux Bureaux des Postes; — au magasin Monnet, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois.* — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

Lausanne, le 15 novembre 1879.

M. Alexandre Dumas, le célèbre romancier et auteur dramatique français, déjeunait, l'autre jour, chez M. le docteur D., à Lausanne, avec lequel il entretient, depuis longtemps déjà, des relations très affectueuses. Nous n'aimons pas les gens qui écoutent aux portes, mais nous aurions volontiers succombé à la tentation d'appliquer notre oreille contre la porte de l'amphitryon, pour saisir au passage quelques-unes des choses charmantes, des traits piquants qui ont sans doute émaillé la conversation. Nous n'avons pas eu ce plaisir, mais le fait que nous rapportons nous en procure un autre, celui de nous donner l'occasion de mettre sous les yeux de nos lecteurs le portrait suivant de l'éminent écrivain, tracé par la plume d'Alexandre Dumas, père, dans son voyage de Paris à Cadix.

« Que vous dirais-je de mon fils ? Il est venu au monde à cette heure où il ne fait pas encore jour et où il ne fait pas encore nuit ; aussi l'assemblage des antithèses qui forment son étrange moi est-il un composé de jour et d'ombre. Il est paresseux, il est actif, il est gourmand, il est sobre, il est prodigue, il est économe, il est défiant, il est crédule, il est blasé, il est candide, il est insouciant et il est dévoué ; il a la parole froide et la main prompte. Il se moque de moi de tout son esprit, et il m'aime de tout son cœur. Enfin, il est toujours prêt à me voler ma cassette comme Valère et à se battre pour moi comme le Cid.

D'ailleurs, possédant la verve la plus folle, la plus entraînante, la plus obstinée que j'aie jamais vue étinceler aux lèvres d'un jeune homme de vingt et un ans, et qui, pareille à une flamme mal enfermée, se fait jour incessamment, dans la rêverie comme dans l'agitation, dans le calme comme dans le danger, dans le sourire comme dans les pleurs.

Au reste, montant résolument à cheval, tirant suffisamment le fusil, le pistolet et dansant d'une façon supérieure toutes les danses de caractère qui se sont introduites depuis le trépas de l'anglaise et l'agonie de la gavotte.

De temps en temps nous nous brouillons, et, comme l'enfant prodigue, il prend sa légitime et quitte la maison paternelle. Ce jour-là j'achète un veau et je l'engraisse, bien certain qu'avant un mois il en reviendra manger sa part. Il est vrai que les mauvaises langues disent que c'est pour le veau qu'il est revenu et non pas pour moi ; mais je sais à quoi m'en tenir là-dessus. »

Une langue nouvelle.

Le néologisme est une excellente chose quand il est nécessaire. Un nouvel instrument est inventé : il faut le baptiser à coups de dictionnaire grec ; on l'appellera le phonographe ou le téléphone, rien de plus naturel.

Mais le néologisme inutile, est-ce autre chose que de l'argot ? Une chansonnette en vogue a raillé d'une façon très amusante la décadence de notre langage usuel, et c'est un contraste piquant que de l'entendre comparer celui-ci avec la langue plus solennelle, plus choisie qu'affectionnaient nos pères.

Un des couplets les plus connus oppose deux invitations à la danse. Autrefois on disait : — « Mademoiselle, me ferez-vous l'honneur de m'accorder cette valse ? » Aujourd'hui, ce n'est plus ça, on dit : — « Hé !... dis donc !... Sophie !... est-ce qu'on en transpire une ensemble ? »

Cette caricature, dont les traits sont forcés pour accentuer le contraste, est, ramenée à de justes proportions, un portrait trop réel. La conversation est bourrée d'épithètes nouvelles, de comparaisons étranges, de substantifs qui rendent rêveur.

Une soirée est-elle charmante et pleine d'entrain, on la proclame « pourrie de galbe et de chic ; » pour un peu elle sera « galbeuse. » Le journal quotidien est devenu une « feuille de chou. » Un bureau n'est plus qu'une « boîte, » au dire des employés ; toutefois, s'il est considérable, il a droit au titre d' « usine. » C'est à son usine que se rend le copiste quand il quitte le café à deux heures, et lui-même, depuis une dernière invention, a reçu tout récemment le nom métaphorique d' « hectographe. »

On ne boit plus, on « écrase un verre ; » on ne demande pas un cigare, on réclame un « bout ; » on ne ferme pas la porte, on « pousse la planche. » Se promener s'appelle « faire un bord, » se coucher est devenu « se mettre au pieu » ou « se glisser dans le portefeuille ; » la langue n'est pas encore fixée sur ce dernier point.